Vidal-Boiron Louis 1B Date : 03/05/23

Devoir de Français pour le 3 mai 2023 sur les questions sur Les Lettres d'une religieuse portugaise de Guilleragues.

Réponses aux questions posées :

1) Gabriel Joseph de Lavergne, comte de **Guilleragues** (Bordeaux 1628 – Constantinople 1685) est un diplomate et écrivain français. Issu du milieu parlementaire bordelais, Guilleragues s'installe à Paris en 1666. Il écrit alors de petites pièces qui lui ouvrent les portes des salons parisiens. Il exerce notamment la fonction de secrétaire ordinaire de la chambre et du cabinet de sa Majesté et est nommé, en 1677, ambassadeur à la cour ottomane. Pour la postérité, il reste toutefois l'homme d'une seule œuvre : les *Lettres portugaises*, publiées anonymement et dont il a longtemps été présenté comme le simple traducteur.

2) Les lettres portugaises sont un roman épistolaire publié en 1669 par Gabriel de Guilleragues, magistrat et haut fonctionnaire proche des milieux littéraires, notamment Mme de Lafayette et La Rochefoucauld. Le succès de ce roman est immédiat et repose en grande partie sur l 'impression d'authenticité qui s'y dégage. En effet, le livre paraît sans nom d'auteur et comprend 5 lettres attribuées à une certaine Mariane, religieuse portugaise, et prétendument traduites par l 'éditeur. Ces lettres sont adressées à son amant, un officier français qui l 'a quittée après l 'avoir séduite et qui ne lui répond plus. Véritable héroïne tragique, Mariane, une femme abandonnée, passe, dans ses lettres, d'une sensualité brûlante à un détachement glacé. Les cinq lettres retracent alors un decrescendo sentimental de la passion à la lucidité.

3) Cette brève contribution se propose de revenir sur un roman épistolaire singulier de l'année 1669, les *Lettres portugaises* de

Guilleragues, pour en interroger le fonctionnement intrinsèque avec les outils de la linguistique de l’énonciation. L’objectif est d’apporter des éléments permettant de caractériser la littérature épistolaire, et plus particulièrement le roman par lettres, à partir de sa scène d’énonciation (ses paramètres énonciatifs conditionnés par le genre) et de sa scénographie (ses indices de mise en mots, de mise en discours). Ce texte dresse sur le devant de la scène un sujet passionnel, qui, dans un bref lamento, déployé en cinq moments d’une rare densité, cherche sa vérité dans son propre discours amoureux à défaut de le trouver dans celui qui l’a fait naître. Nous nous proposons d’examiner certains moments de ce discours, qui sont des instants de vacillement ou d’affirmation, partiel ou total, de la subjectivité, lieux privilégiés d’un dire sans cesse tourné vers l’autre, devenu vital. La lettre, ou les jeux de rôle entre subjectivité et désubjectivation, (re)construction et déconstruction de l’identité à soi et à l’autre, dernier vecteur du discours amoureux, tel est l’enjeu de cette étude, qui met au service de l’herméneutique textuelle les typologies des linguistiques de l’énonciationion pour tenter de mettre en lumière quelques caractéristiques constitutives du discours épistolaire.

4) Les cinq lettres sont cinq étapes vers le renoncement amoureux car ils Lettres portugaises (1669) ont toujours été au cœur de nombreux débats, notamment concernant la première ligne du texte : « Considérer, mon amour ». De nombreux critiques affirment que le vocatif "mon amour" fait référence au destinataire masculin des lettres, tandis que d'autres pensent que l'écrivain féminin s'adresse à son sentiment personnifié. Actuellement, le problème reste non résolu, car il existe des arguments valables à l'appui des deux positions, même si aucun d'entre eux n'est entièrement convaincant. L'article prétend que le texte pourrait en réalité être erroné et que le terme « mon amour » pourrait être remplacé par « mon cœur ». Si l'on fait ce remplacement, toutes les contradictions qui caractérisent les autres interprétations semblent résolues. De plus, la présence de « cœur » dans la première ligne serait plus cohérente avec l'utilisation du mot dans le reste du texte. L'article cherche donc à expliquer comment est née la version actuelle de la première ligne : probablement une erreur s'est produite, due à la distraction d'un imprimeur ou il pourrait s'agir de la traduction libre d'un texte portugais commençant par « Meu coração ». De fait, les Lettres portugaises sont publiées comme si elles avaient été traduites d'une correspondance authentique, même si leur origine fut rapidement remise en cause : le débat sur la première ligne est donc lié à la discussion ardue sur la genèse du texte. et l'article

suggère une solution possible.

5) Dans son portrait à travers ses lettres, Mariane est tourmentée. Une lutte intérieur se fait entre ses différents sentiments. Elle se souvient de son amour avec nostalgie : « enchantement », « charme, beauté, du bien, faveur, amour ». Mariane aime aussi la douleur que cet amour lui a apportée : « donner », « tous mes plaisirs et mes douleurs ». Le combat intérieur se traduit par des conjonctions comme « mais » et l'adverbe du temps « enfin ». Mariane se persuade qu'elle oubliera l'amant : « j'y parviendrai », « il faut vous quitter », « ne plus penser... même ne plus écrire ». Mariane se répète et se contredit : « je sais que je ne vous aime pas », « encore un peu trop ». Dans cette lettre qui se veut une lettre de rupture pointe tout de mêle l'idée du doute. Elle garde les dernières lettres. Mariane ne peut s'empêcher de penser au passé et d'idéaliser son amour : « Ah ! Que j'aurais été heureuse, si vous eussiez... » au subjonctif, la nature rêveuse de la jeune femme. Elle est fragile et émotionnelle : « si vivement touchée », l'exagération. Elle n'a pas une grande volonté : « peut être plus tranquille dans quelques temps », « je me souviens de vous... ». Elle avoue qu'elle aura du mal à oublier l'amant, et qu'il est plus fort qu'elle : « vous avez de grands avantages sur moi », « mes faiblesses ».

6) S’il est une conception d’ensemble qui caractérise les Lettres portugaises, c’est une vue radicalement pessimiste de l’amour, la même que celle que l’on retrouve chez La Rochefoucauld, qui domine la société parisienne dans les années 1760. En effet, pour ce dernier, l’amour part à la base d’un manque de sincérité, d’un malentendu : « n’aimer guère, en amour, est un moyen assuré d’être aimé » « il faut de l’artifice pour se faire aimer » (lettre V) écrit la religieuse, qui se reproche d’avoir fait preuve de « trop de bonne foi ». Ce ne serait donc qu’un « jeu de dupes » animé par toutes les contradictions inhérentes à l’âme humaine : « nous sommes plus près d’aimer ceux qui nous haïssent que ceux qui nous aiment plus que nous le voulons ». Une fois établi, le moteur de l’amour est la tromperie : « Dans l’amitié comme dans l’amour, on est souvent plus heureux par les choses qu’on ignore que par celles que l’on sait », « on est quelquefois moins malheureux d’être trompé de ce qu’on aime, que d’en être détrompé ». Les paroles de Mariane lui font écho : « Je ne cherchais pas à être éclaircie ; ne suis-je pas malheureuse de n’avoir pu vous obliger à prendre quelque soin de me tromper ? » (lettre V). L’amour est un sentiment foncièrement égoïste car « le plaisir de l’amour est d’aimer, et l’on est plus heureux par la passion que l’on a que par celle que l’on

donne », la religieuse tient exactement le même discours : « J’ai éprouvé que vous m’étiez moins cher que la passion » (lettre V). Enfin, pour La Rochefoucauld, l’amour est une illusion qui se dissipe toujours : « l’amour, aussi bien que le feu, ne peut subsister sans un mouvement perpétuel, et il cesse de vivre, dès qu’il cesse d’espérer ou de craindre ».